



Roland Flak

par Julien Flak

Dans les cultures polynésiennes que Roland aimait tant, on dit des personnages importants, des sages, des aînés qu'ils avaient un pouvoir magique qu'on appelle le *mana*. Chez les ashkénazes, on dit de ces mêmes personnalités que ce sont des *mensch*. Roland, ce *mensch* qui avait tant de *mana*, nous a quitté le 11 avril dernier.

Humaniste, ouvert d'esprit et tolérant, créatif, généreux, curieux de tout, fidèle en amitié et en amour, mon père était tout cela à la fois. Fils d'immigrés polonais, arrivés en France dans les années 1920 fuyant la misère et les pogroms, Roland est né pendant la guerre en 1940. Son père Henri, engagé volontaire dans le contingent étranger des Forces françaises, est prisonnier de guerre au moment de sa naissance. Sa mère, Fanny, l'emmène lui et sa sœur aînée, Micheline, en zone libre où ils vivent cachés jusqu'à la fin de la guerre.

Dès le lycée, Roland émet le souhait se s'adonner aux métiers de l'art. Mais ses parents lui disent : « Un métier dans l'art ? *Oï Vei Mir*, mon fils, étudie plutôt pour faire un vrai métier. » Il écoute donc ses parents et fait des études de pharmacie. C'est sur les bancs de l'université qu'il rencontre l'amour de sa vie, Édith. Ils ouvrent ensemble leur pharmacie en 1970. Elle devient un lieu de rencontre et de partage du fait du sens inné du contact et de l'écoute de Roland. Comme, en plus, elle est située à deux pas de l'hôtel Drouot, Roland devient un personnage incontournable auprès des marchands d'art, des artistes et des commissaires priseurs. Ils en

profitent avec Édith pour commencer leur collection de tableaux, de sculptures et d'objets de curiosité en tous genres. Cette passion devient si prégnante qu'à la fin des années 1980, la pharmacie contient autant d'œuvres d'art que de plantes médicinales et de médicaments !

Édith et Roland décident alors de faire de leur passion leur métier et, en 1990, ils ouvrent la galerie Flak. En passant de la pharmacie à la galerie, Roland troque son nœud papillon pour ses célèbres lunettes rondes. Avec la galerie, Roland réalise enfin son rêve d'être entouré d'artistes et d'œuvres d'art. Très tôt, Édith et Roland commencent à exposer de l'art primitif pour lequel ils se passionnent depuis leur découverte de Picasso et des surréalistes. Travaillant avec mes parents à la galerie depuis près de dix ans, j'ai eu le bonheur quotidien de partager, d'apprendre et d'échanger avec mon père sur l'art, les cultures et les mythes du monde entier qu'il aimait tant.

Personnalité inspirée et inspirante, Roland aimait transmettre et faire partager ses passions et ses connaissances, rendre accessibles à ses interlocuteurs les cultures les plus lointaines et les formes d'art les plus éloignées des nôtres. Aujourd'hui, je suis certain qu'il a rejoint le grand cercle des ancêtres primordiaux d'Afrique, d'Océanie ou d'ailleurs, qu'il se réunit autour des Tzadikim et des grands initiés, qu'il est entré dans la danse des esprits kachina qu'il aimait tant.

Ensemble, ils doivent certainement avoir des conversations passionnantes sur l'art, les spiritualités et les cultures du monde !

« Roland, quelques jours avant ta disparition, tu m'as rendu heureux. Je t'avais acheté ma première kachina, belle, forte, ancienne, elle est orpheline aujourd'hui. Elle pleure, moi aussi. » *Pierre Moos*

Francine Bourla

par Marc Petit

Francine Bourla n'est plus. Ses amis ne la verront plus, tapie dans un coin de son terrier parisien de la rue Galande, la galerie du Scorpion, guetter avec méfiance la venue des clients de passage : bon dragon, bête sauvage, farouche, un peu chamane, sans illusion sur le cours du monde et le genre humain, mais foncièrement généreuse, à sa manière bourru.

De son passé, Francine n'aimait guère parler, et ses amis durent attendre les paroles de son fils, le journaliste politique Bernard Guetta, prononcées au cimetière Montparnasse, pour saisir quelques bribes des effrayantes expériences vécues par l'adolescente durant la période de l'Occupation et du gouvernement de Vichy. De cet enfer, elle devait ressortir plus forte, intraitable, dotée d'une vision radicale de l'humanité : d'un côté, les bons, une minorité, de l'autre, avec les méchants, la masse des « sans opinion ». Rebelle de toujours, elle ne cachait pas sa sensibilité gauchiste, à vrai dire plus « anar » que militante. Son exigence de vérité, sa haine du conformisme soumettaient ses interlocuteurs à un examen de passage permanent. Il fallait décrypter ses paroles, savoir quelle tendresse se cachait derrière ces mots, adressés à un confrère : « C'est bizarre, mais je te déteste de moins en moins. »

Francine était modeste, mais à sa manière, orgueilleuse. Haïssant les snobs et, plus encore, l'arrogance de l'argent, elle se louait de ne pas faire partie du cercle des antiquaires huppés. Mais c'était une femme de terrain, une découvreuse. Dans ses deux pays d'élection, l'Éthiopie et le Népal, elle était connue comme le loup blanc. Sans grands moyens financiers, elle avait l'œil, le flair et ce qui ne s'apprend pas dans les salons : le goût. C'est ainsi qu'elle sortit, sans le claironner, de magnifiques statues konso et fut à l'origine de l'arrivée sur le marché parisien des masques originaires de l'Himachal Pradesh, territoire indien situé entre le Népal et le Ladakh. Ses confrères centrés à Katmandou, c'est à Delhi qu'elle dénicha le filon des masques du Kullu, dont celui, inédit, dont nous présentons ici la photo, un exceptionnel masque blanc de grande taille, aux yeux curieusement sculptés.

Forte personnalité, marginale impénitente, Francine Bourla laissera l'image emblématique de vertus devenues rares par les temps qui courent : preuve qu'il est possible d'exercer le métier de « dealer » avec honnêteté, en privilégiant le goût du beau et l'acuité d'un regard personnel face à la spéculation à court terme et aux engouements du marché.

